

LEDEVOIR

Séquences syncopées pour scènes pétrifiées



Photo: Louis Lussier Des combinaisons de tableaux découle un dynamisme important qui contraste avec des scènes qui, elles, semblent figées.

Marie-Ève Charron

26 avril 2014 Critique

Arts visuels

C'est le tour d'Occurrence d'ouvrir ses portes dans le nouveau pôle de diffusion Pi2 de Gaspé, situé dans le quartier Mile-End. La galerie inaugure ses espaces neufs avec la peintre Sylvie Bouchard, dont le travail a été relativement peu vu ces dernières années, et encore moins dans le circuit des centres d'artistes.

Aussi, il semble que ce soit pour marquer sa présentation dans un centre d'artistes et, à la fois, pour souligner le baptême du lieu que l'artiste a opté pour une installation. Dans la grande salle qui accueille les visiteurs, mise en valeur par les vitrines depuis le corridor, Bouchard a accroché une série de

tableaux aux dimensions variées faisant de chacun des pans de mur un support créant un ensemble et mettant en relations les différentes parties, pensées comme des fragments et non comme des entités autonomes.

Motifs de paysages, de figures humaines, d'animaux, de composantes architecturales et abstraites se trouvent ainsi reliés en constellation. La hauteur inhabituelle de l'accrochage, qui agace au départ, met en relief cette approche installative. Elle se distingue par ailleurs de l'approche pratiquée dans les années 1980 par Bouchard, période de son travail qui l'a révélée à une époque où, justement, la peinture faisait retour sous la forme de l'installation.

Hormis en 2008, lors d'une exposition *in situ* à la galerie d'art Foreman de l'Université Bishop, Bouchard a délaissé les constructions complexes qui déployaient physiquement dans l'espace les représentations. Si l'artiste a déjà pensé ses tableaux sous l'angle des relations, par des ensembles ou des séries, elle l'exploite ici davantage.

Onirisme et étrangeté

Les combinaisons entre les tableaux s'avèrent plus hachurées qu'auparavant. De plus importants hiatus séparent les fragments, qui empruntent beaucoup au langage photographique ou cinématographique par des cadrages serrés ou tout simplement par des échelles de plans variées qui contribuent également à syncoper les séquences d'images.

Il en découle un dynamisme important qui contraste avec des scènes qui, elles, semblent figées. Malgré les quelques figures en action, la palette de couleurs et les compositions en pétrifient le mouvement. D'où cette impression, cultivée avec brio depuis longtemps par l'artiste dans ses tableaux, de mystère, d'onirisme et d'étrangeté. Sur les scènes d'ours polaires et de paysages nordiques, il est par conséquent tentant de jeter un regard inquiet ; ce sont des allusions à des entités menacées ou des métaphores de réalités en voie de disparaître. L'expression pensive, voire craintive, des visages en gros plans des personnages alimente cette perception que la libre association des fragments peut toutefois entraîner dans une autre direction.

Chose certaine, dans ses tableaux énigmatiques, que Sylvie Bouchard peint à l'huile sur toile de lin, il y a toujours une place pour un propos sur la peinture elle-même, sur son histoire et ses dispositifs. Même après 30 ans de pratique, l'artiste ne fait pas l'économie d'un tel questionnement, lequel a constitué le récit sur son travail depuis les années 1980 et que le Musée d'art contemporain de Montréal consacrait dans une importante exposition monographique en 2005.

Elle fait référence à la peinture comme illusion, comme fenêtre ouverte sur le monde avec ses projections architecturales et ses figures ou ses modèles (marionnette, statue, accessoire) placés dans un espace qui se veut scénique. À cette tradition classique héritée de la Renaissance — où la

représentation du paysage naturel jouait un rôle important au point où Bouchard, par distanciation, a pris l'habitude de lui donner l'allure d'un décor —, s'imbrique un dialogue fécond avec la peinture abstraite à travers des aplats colorés et la tendance à rabattre la composition à l'avant-plan.

Les quatre tableaux qui complètent l'exposition dans l'autre salle reposent sur la synthèse plutôt que sur la fragmentation. Dans chacun d'eux, des rencontres incongrues de motifs maintiennent l'hybridité caractéristique du travail de Bouchard et leur capacité à interroger notre façon de regarder la peinture.

Dans *Magicien*, le coude d'un garçon agit comme repoussoir vers l'extérieur du tableau, tandis que de sa main, en oblique, il attire notre regard sur trois gobelets respectivement aux couleurs primaires, les éléments formels de base et inépuisables de la peinture, a démontré Mondrian — ou le signe imparable de sa mort, a fait plutôt savoir Rodtchenko. Avec ces jalons importants qui ont marqué l'histoire de la peinture au début du XXe siècle, Sylvie Bouchard, tout comme son magicien, sait encore jouer.

Collaboratrice